

La dame d'eau

(suite et fin)

par

Jacques Muriel NZOUANKEU

✻

Ngato trouvait son plaisir à la chasse dans la savane. La savane s'étendait à perte de vue. Les hautes herbes se courbaient et se redressaient au souffle de la brise, jeu continu et régulier. D'innombrables sillons mouvants qui disparaissaient soudain, réapparaissaient tantôt et s'évanouissaient enfin à l'horizon. C'était comme des pirogues aux dimensions gigantesques qui, dans une course effrénée, se fracassaient à l'infini contre un écueil insoupçonnable. Parfois, dans ces journées torrides où le soleil, tel un grand brasier, menaçait d'incendier la savane, on pouvait voir au loin une tache noire, informe, cachée entre les herbes. Aucun doute ; c'était un chasseur à l'affût. Tantôt il plongeait dans les herbes, tantôt il s'immobilisait comme pour écouter le vagissement d'une antilope... qui faisait écho ; et une longue traînée de fumée noire s'échappait.

Ngato aimait ces moments délicieux. Mais il n'avait pas de fusil. Son père n'en avait pas laissé. Il avait sa lance et son arc ; il avait aussi sa fronde. Il préférait la chasse dans la savane à la course dans les vallons. Les premiers rayons du soleil séchaient l'abondante rosée de la nuit et Ngato pouvait sans se mouiller, se faufiler entre les herbes. Parfois, il lançait une flèche, parfois, il rentrait bredouille, parfois aussi il ramenait à sa femme quelque beau trophée : une antilope, un hérisson, un porc-épic, un épervier. Sa femme se réjouissait alors, car, ce soir-là on allait manger de la viande rôtie et non des légumes bouillis.

Parfois aussi, il rentrait blessé. Il avait vu dans la savane un fauve : un lion, une panthère ; ou bien son rugissement l'avait effrayé. Rien de plus menaçant que la présence d'un fauve dans la savane. On jette loin de soi arc, flèche, fusil, lance, tous instruments imparfaits et encombrants qui, non seulement constituent un signe fatal prouvant au fauve que le défi de l'homme qui les porte est hautain, mais également ne permettent pas à la victime de s'enfuir efficacement. La reine surtout, la lionne, ne pardonnera jamais à un homme dans les mains de qui elle verra une arme ; à celui-là, elle infligera un châtement exemplaire. Devant elle, le chasseur s'enfuyait et chemin faisant, tombait à plusieurs reprises comme s'il était pris de vertige à la vue de la reine de la savane. Cette reine connaissait seule les limites de sa demeure, et c'est elle qui, par sa suprématie même, était la seule à monter sur le roc — comme elle faisait parfois — pour dominer les hautes herbes et pour se faire entendre d'un bout à l'autre de la savane.

Depuis quelque temps donc, Ngato qui paraissait inquiet aimait se divertir en allant à la chasse. Et en se divertissant, il trouvait la viande nécessaire pour son alimentation. Il évitait d'aller dans la savane pendant les heures de l'après-

midi, car, d'une façon imprévue, la tornade pouvait éclater. Tous ces jours-ci, il avait l'air pensif. Dans la savane, il passait parfois son temps à rêver, on ne sait à quoi. Le vent creusait et recreusait ses interminables sillons. Ngato avait les yeux lourds. Il dormait à peine la nuit. Le regard fixé sur les herbes jaunes, seul devant l'immensité, il pensait à maintes choses.

Il savait, comme son père le lui avait dit, que la savane est la demeure des dieux. C'est eux qui soufflent sur les herbes, et qui de leur haleine puissante, les font aussi courber. Ils sont là, à l'horizon, loin, là où le soleil se lève le matin, là où le ciel touche la terre. De là, ils soufflent sur la nature, . . . Ngato savait que leur souffle est terrible. Il savait aussi que les dieux soufflent sur les hommes et les courbent à volonté. Ils soufflent sur les destinées et les ploient sous leurs exigences. Ngato regardait tout cela avec inquiétude. Son visage était celui d'un homme qui a peur. On eût pu croire qu'il redoutait l'apparition soudaine d'un monstre. La brise soufflait sur les herbes et doucement le jour déclinait.

La nuit venait, l'effrayante nuit, avec ses démons, et ses mille soucis. Un monde plein de créatures morbides allait succéder au jour. Avec la nuit, on meurt un peu. C'est pourquoi tout se lamente ; tout : le coucou, la perdrix et les animaux domestiques. Le hibou lui, se réjouit. Il sort de sa cachette car le moment est venu pour lui de troubler toutes les âmes de son chant funeste.

Vite, Ngato quitte la savane, vite il franchit les haies, car déjà le brouillard s'annonce, et le froid commence à se faire sentir. Vite, il rejoint Tatto auprès du foyer et referme la porte derrière lui.

Ngato aimait aussi se rendre de l'autre côté du pays, loin, où s'étendait une vaste dune. Il suivait sur le sable les empreintes d'une antilope. Mais dès qu'il s'apercevait qu'une hyène était passée par là, il revenait immédiatement sur ses pas. De loin en loin, on voyait des collines toutes nues couvertes de sables. Dans les vallons, on remarquait quelques maigres buissons. Malgré la solitude du désert, Ngato croyait entendre seul la voix souveraine des dieux ancestraux. Et d'ailleurs, il ne se sentait guère isolé dans ce monde où tout a une âme.

— *Allons voir la dune*, dit-il un jour à Tatto. *La belle dune.*

— *Non*, dit Tatto. *La dune, c'est loin, nous n'en reviendrons pas.*

— *Nous en reviendrons*, Tatto ; *allons voir la dune.*

Elle regarda. *Depuis trois jours*, se dit-elle, *il ne parle pas. Aujourd'hui il dit : allons voir la dune.* Puis, à haute voix :

— *Il y a l'hyène dans la dune. Dans le bosquet des vallons, il y a l'hyène affamée. N'allons pas voir la dune, restons.*

— *Ne crains pas Tatto, nous en reviendrons ; avant la nuit nous serons là, viens avec moi, allons voir la dune.*

Elle se lève, et le suit, le regard penché. Et vite, ils vont loin, pour voir la dune, le grand désert. Ngato ne parlait pas. Il avait le visage triste. *Pourquoi donc s'attriste-t-il ?* se demandait Tatto. Lui Ngato, si jeune qu'il était, pourquoi pouvait-il s'attrister. Parce que son père était mort peut-être, et sans laisser de fortune ; peut-être parce que les démons hantaient sa case toutes les nuits.

Peut-être parce qu'il n'avait pas tué de gibier depuis deux jours. Depuis deux jours ; même depuis trois jours il allait à la chasse comme pour se divertir. Ce n'était pas sérieux. Tatto s'en plaignait. Il ne répondait pas. Et le soir, quand il avait fini de manger ses légumes bouillis avec de la patate douce, il appuyait la tête contre le mur en terre non crépi et restait là pendant longtemps. Tatto ne se réjouissait pas de cette situation. Qu'était-il arrivé à Ngato, elle n'en savait rien...

Ils étaient maintenant arrivés dans la dune, le vaste désert où toutes les collines étaient couvertes de sable. Entre ces collines, dans des vallons, on trouvait quelques maigres bosquets dangereux à cause des serpents qui s'y trouvaient.

— *Nous sommes arrivés, soupira Tatto. C'est loin, tu sais ?*

Ngato ne fit aucune réponse. Il était de mauvaise humeur. Sous leurs pieds, le sable brûlait. Parfois, un vent soulevait tout un nuage de poussière qui flânait jusqu'à disparaître à l'horizon.

— *Grand'mère Mabou m'a dit, commença Tatto, qu'autrefois il n'y avait pas de sable ici.*

— *Oui, dit Ngato d'un air distrait.*

— *Elle me disait que c'était la savane, la savane comme partout chez nous, mais que le sable venait peu à peu de la rivière où habite la « Dame d'eau ».*

Ngato se retourna brusquement comme s'il était piqué par un serpent. Il regarda longuement Tatto, d'un air suspect, le visage sombre et redoutable.

— *Quoi donc ! demanda Tatto, angoissée ; quoi donc ?*

Ngato poussa un soupir douloureux.

— *Où habite qui ? demanda-t-il enfin avec émotion.*

— *La Dame d'eau, répondit Tatto avec assurance, celle qui est belle comme la lune ; là-bas en montrant du doigt la direction vers laquelle se trouvait la rivière mystérieuse.*

Ngato ne dit plus un seul mot. Il transpirait, mais continuait toujours la marche, la tête basse. *Peut-être n'avait-il jamais entendu parler de la Dame d'eau* se disait Tatto. Pourtant, c'est en direction de cette rivière qu'il avançait, et cela était inquiétant, du moins pour Tatto, parce qu'on ne pouvait pas à n'importe quel moment visiter cette rivière.

— *C'est par là que se trouve la rivière, n'y allons pas, avertit sérieusement Tatto.*

— *Nous en reviendrons, ne crains pas, répondit sèchement Ngato.*

Ils y arrivèrent enfin. C'était la seule grande rivière du pays. Beaucoup de sources tarissaient ; elle ne tarissait jamais pendant la saison sèche. Elle était entourée de grands arbres ; les arbres étaient si rares dans le pays. On disait que c'est la dame d'eau elle-même qui avait fait pousser ces arbres pour la protéger contre le soleil trop ardent. La rivière était noire et donnait l'impression de couler à peine. Les feuillages des arbres, les lianes et les roseaux formaient une ombre perpétuelle, une nuit sans aube sur la rivière. En sorte qu'on devinait l'eau plutôt qu'on ne la voyait. Sur la cime des arbres, telle

une écharpe ou une ceinture remarquable, large, était suspendu un arc-en-ciel. Là-bas, derrière la rivière obscure s'étendait à perte de vue un marécage où croissaient des touffes de roseaux.

Dans cette obscurité mystérieuse brillaient des points lumineux, immobiles. On disait que c'étaient les yeux d'un monstre énorme qui gardait la dame d'eau contre les ravisseurs. Et effectivement, ces points avaient l'aspect d'yeux. Aucun insecte ne sifflait.

Dans cette rivière habitait la dame d'eau, la plus belle de toutes les femmes. On disait que sous l'eau elle avait un château plus beau que ceux des blancs. Mille femmes la servaient ; mille filles se pressaient à ses côtés. Comme elle était très distraite, elle sortait la nuit. Cependant, son monstre aux yeux multiples était là, prêt à avaler n'importe quel homme qui s'approcherait d'elle. Et pourtant, celui qui connaissait le secret d'endormir le monstre et qui parvenait à toucher du doigt la dame d'eau deviendrait maître du château souterrain.

— *Rentrons*, dit Totto en voyant la rivière. *Rentrons. Cela nous coûtera cher, cette visite. Ici, c'est la demeure des Dieux.*

— *Comment ?* demanda Ngato, curieux.

— *C'est la demeure des Dieux et nous sommes venus mains vides. Ils ne nous pardonneront pas notre témérité.*

— *Rentrons*, répondit Ngato, convaincu.

Pendant qu'ils marchaient, Totto eut soin de conseiller.

— *N'y retourne plus jamais, Ngato. Ça te coûterait un grand sacrifice.*

De nouveau, Ngato regarda sa femme d'un air cruel. Totto ne comprenait pas la raison de ce regard dur. Quel mal avait-elle fait ? elle n'en savait rien. Elle se tut.

— *Il faut que j'aille tendre les pièges, peut-être aurons-nous quelque gibier*, dit Ngato à sa femme.

— *Va, nous avons assez de manger des légumes bouillis.*

Ngato tissa de longues cordes avec les morceaux de peau qu'il avait trouvés dans le grenier. Il enroula ces cordes, sortit et disparut. Dans un vallon, entre deux collines couvertes de sable, Ngato trouva un beau petit bosquet. *Il y a des serpents*, se dit-il, *mais je les abattrai*. Il y entra, nettoya le sol, dépouilla quelques arbustes de leurs feuilles, laissa le paquet de cordes et s'en alla.

Tout était tranquille sur les collines. Un vent léger venait de la rivière et traînait des nuages de sable vers la savane. Personne n'habitait par là, aucun être vivant. C'était le domaine du mystère. Le lion lui-même n'y trouvait aucun intérêt. Il n'y avait là ni chèvre, ni mouton. Ngato se dressait seul au milieu du désert. Il regarda à droite, à gauche, devant, derrière... Personne n'était témoin de son repaire. Au pas de course, il se mit en route pour gagner sa case. Ses pieds nus soulevaient la poussière, de telle sorte que derrière lui montait dans le ciel un fin brouillard de sable. Il allait toujours, comme satisfait. Un petit sourire se posait sur ses lèvres. Sa figure semblait s'illuminer de joie et de bonheur.

Il arriva à la case avec cette bonne humeur. Tatto, le voyant enfin heureux, sourit aimablement et le fit asseoir. Elle faisait la mimique pour exprimer sa joie. Elle accompagnait un mot de mille gestes, parce que les mots manquaient pour exprimer sa joie. Les mots manquaient toujours, il faut les accompagner de gestes.

— *Tu ramèneras demain un beau gibier n'est-ce pas ?* Demanda-t-elle en souriant.

— *Certainement*, répondit Ngato avec conviction ; *le piège est bien tendu.*

— *Quelles empreintes as-tu vu sur le sol ?*

— *J'ai vu les empreintes de l'antilope et du porc-épic.*

— *L'une des deux bêtes, n'importe. Il y a si longtemps que je n'ai pas croqué la côte d'un gibier.*

— *Il y a si longtemps, que je n'ai pas goûté la queue d'une bête*, dit Ngato.

— *Il y a si longtemps que je n'ai pas rompu les pattes d'un gibier, faisant ainsi sauter une goutte de piment à l'œil.*

— *Il y a si longtemps*, ajouta Ngato, *que je n'ai pas léché mes doigts plongés dans le crâne d'un animal.*

— *Qu'importe, antilope ou porc-épic, nous saurons bien nous en sortir*, dit Tatto ; *c'est moi qui mangerai le cou.*

— *Et moi je croquerai l'os du dos*

— *Et moi les intestins*

— *Et moi la queue*

— *Et moi le museau....*

Ils éclatèrent de rire. La soirée était vraiment gaie.



Le lendemain, le couple se réveilla avec la même réjouissance, malgré les angoisses de la nuit. Le visage de Ngato n'était plus obscur, et Tatto en éprouvait une joie indicible. C'est ce qu'elle aurait souhaité depuis la mort de grand-mère Mabu : un homme qui pût la réjouir. Mais pourquoi pendant un certain temps semblait-il attristé ? C'était fini maintenant, se disait Tatto ; et même, elle pouvait oublier le passé. Seulement, la nuit, les revenants ne cessaient de l'ennuyer. De petites choses mystérieuses continuaient à se produire. Des événements inexplicables ne cessaient d'apparaître. Tatto pensait donc toujours à Malago, la diseuse de bonne aventure. Mais elle se gardait bien de demander à Ngato ce que Malago avait dit. Elle se rappelait que plus d'une fois, cette question avait porté sur les nerfs de son mari. Elle ne voulait plus l'ennuyer. De son côté, Ngato ne paraissait plus triste. Il riait même souvent aux éclats. Mais on pouvait remarquer que c'était un sourire forcé et que le rire, si éclatant qu'il fût, n'était que pour la forme. On dirait qu'ayant remarqué l'inquiétude de sa femme, Ngato voulait par cette attitude trompeuse effacer tout soupçon.

Sa femme, elle ne s'en apercevait pas. Elle était joyeuse.

— *Tiens, dit Ngato avec conviction, tu vois, un gibier doit être maintenant dans le piège.*

— *C'est vrai, dit naïvement Tatto. Grand'mère Mabu me disait que les chasseurs inspectent leurs pièges de très bonne heure.*

— *Et pourquoi donc ?* demanda Ngato avec une feinte curiosité.

— *Parce que l'hyène et le léopard inspectent aussi les pièges, et se réjouissent quand ils y trouvent une biche ou une antilope.*

— *Hélas, il faut que j'aille,* répondit Ngato ; et après un instant, il ajouta :

— *Mais, Tatto, si je trouvais une antilope, qui la porterait jusqu'ici ? Je ne pourrais le faire seul. Tu peux venir avec moi...*

Tatto réfléchit. Elle n'aimait pas la dune, le grand désert, parce que la dame d'eau n'était pas bien loin de là. Et cette dame d'eau haïssait les femmes, parce qu'elle voulait seule plaire aux hommes. Pourtant, aucun homme ne s'approchait d'elle à cause de son dragon aux yeux innombrables. Les hommes préféraient les femmes simples du village à la dame d'eau. Celle-ci en était mécontente et jalouse ; c'est pourquoi la femme qui tombait entre ses mains était emmenée captive dans le château souterrain. Tatto savait tout cela. Grand'mère Mabu le lui avait dit.

La dune était près de la demeure de la dame d'eau. Pourquoi Ngato n'avait-il pas tendu le piège dans la savane ? Il vaut mieux fuir devant la lionne que de risquer la vie avec la dame d'eau. Tatto hésitait. Elle regarda son mari ; celui-ci attendait. Dans son regard, elle lisait l'insistance. Si elle refusait de partir, Ngato allait peut-être se fâcher ; il passerait sans doute deux journées entières sans parler. Elle se leva, résignée...

— *Allons, dit-elle.*

Ils se mirent en route, toujours au pas de la course et se dirigèrent vers la grande dune.

— *Pourquoi n'avais-tu pas tendu le piège dans la savane ?* demanda Tatto, inquiète.

— *Il y a la lionne. Chaque matin, elle hume de tous côtés pour découvrir l'odeur du gibier,* répondit Ngato, avec un ton qu'il voulait convaincant.

Ils avançaient toujours. Bientôt un hibou passa dans les airs.

— *Dieux, s'exclama Tatto. Un hibou pendant le jour ! Ngato, nous sommes perdus, rentrons.*

— *Non, dit sèchement Ngato ; tu vois, c'est le matin ; c'est un hibou attardé.*

— *Un hibou attardé !* répliqua Tatto avec indignation. *Jamais le hibou ne retarde dans sa course et jamais il ne se fait voir pendant le jour. Non, c'est un signe de mauvais augure.*

Tatto ne disait mot. Le soleil qui tout à l'heure brillait était maintenant voilé par le brouillard.

— *Retournons, répliqua Tatto, jamais chez nous, le hibou ne sort le matin. Rentrons.*

— *Non, dit Ngato, non...*

Sa voix avait perdu l'accent de sincérité. Elle était coupée par intermittence.

Ils étaient maintenant arrivés. Ngato évitait le regard de sa femme. Celle-ci put quand même remarquer une larme couler des yeux de son mari. *Quoi ? Ngato, où est le piège ? Ngato ne répondit pas.* Ils descendirent dans le val-lon. Aucun bruit ne se faisait entendre. Le bosquet était propre. Sur le sol se trouvait le grand rouleau de cordes que Ngato avait tissées avec la peau de bêtes.

*
* *

— *Ngato, je suis ta femme... grand'mère Mabu...*

Un cri, un seul cri ; un seul gémissement douloureux ; l'unique cri d'une femme qui se perd dans le vaste désert... puis le grand silence...

*
* *

Ngato revient du bosquet, seul. Maintenant le brouillard avait disparu. Le soleil brillait de nouveau. La nature était animée. Comme si tout se réjouissait. La dune s'étendait à perte de vue. Les collines succédaient aux collines, les vallons aux vallons. Seul, devant cette immensité se tenait Ngato. Il pouvait voir sans s'effrayer ce monde où tout respirait. Aucun autre humain n'habitait la contrée. Tous habitaient loin, près de la ville des blancs, et venaient périodiquement tendre des pièges dans la savane, car la dame d'eau pouvait facilement les fasciner, ce qui leur aurait coûté cher.

Seul Ngato pouvait s'approcher de la dune, on ne sait pourquoi. Il n'était pourtant pas fils de Malago ; car les fils et les filles de Malago ne craignaient pas la dune, ni la rivière mystérieuse, ni le vent qui soufflait et soulevait la poussière, une poussière aveuglante et suffocante. Ngato contemplait tout cela avec courage. Seul, devant ce grand silence, Ngato n'était pas effrayé.

Seulement sa joie avait disparu. Il avait les yeux hagards, comme s'il s'attendait à quelque chose. Il regardait le ciel, et l'horizon. Rien ne venait. Puis, il fronçait les sourcils, comme s'il était dupé. Puis, triste, il s'en retourna chez lui.

Sa case était fermée. Là-dedans, il faisait noir. Dans les ruines, aucune vie ne se manifestait. Ngato s'ennuyait. Il n'avait rien à faire, rien à dire. Néanmoins, il chercha quelque chose dans le grenier, puis, descendit, referma la porte et s'éloigna. Il reprit le chemin des dunes. Maintenant le soleil était au zénith ; il faisait chaud. Sur les pieds de Ngato, le sable brûlait. Il avançait toujours dans la direction de la rivière mystérieuse. Personne ne l'accompagnait. Sur le sable il remarquait l'empreinte d'aucun être vivant. La lionne elle-même n'aimait pas se promener par là, parce que la proie était si rare près de la rivière mystérieuse.

Il arriva bientôt près de la rivière. Tout était silence, tout était mort. Sur la rivière, l'obscurité était telle que malgré les rayons éblouissants du soleil les yeux du monstre brillaient d'un éclat limpide. On imaginait mal la forme

du monstre. On supposait néanmoins qu'il avait une queue épineuse, qui, avec le reste du corps, était ensevelie dans l'onde. Seule la tête émergeait, et même cette tête était informe. On croyait néanmoins qu'à chaque œil correspondait une gueule terrible, capable d'avalier un village. Mais comme aucun être vivant ne pouvait regarder fixement l'endroit trop longtemps, nul ne pouvait aussi se faire une idée exacte de ce qu'était ce monstre gardien. Ngato se tenait là, à midi, devant ce mystère. Dans sa main, il serrait quelque chose : un sachet en cuir noir.

Il se tenait là, immobile, le regard fixé sur les yeux du monstre qui ressemblaient aux étoiles dans le ciel. Aucun bruit ne venait de la rivière. On n'entendait même pas l'écoulement de l'eau. Sur le sable blanc qui s'étendait sur la rive, on ne remarquait l'empreinte d'aucun homme, d'aucune bête. Dans les arbres, aucun insecte ne criait, aucun oiseau n'avait fait un nid. Aucune feuille morte n'était tombée sur le sol. Là-haut, l'arc-en-ciel entourait les arbres comme une ceinture énorme et ne disparaissait jamais, même quand il faisait beau temps.

Ngato était là, debout, comme s'il attendait quelque chose, comme s'il attendait quelque révélation déjà, il était comme atteint du vertige. Les yeux lui tournaient. Et pourtant, il n'avait pas bu du vin de palme. C'était si rare, le vin de palme. Peut-être parce qu'il n'avait pas mangé depuis le matin, peut-être aussi parce qu'à force de regarder dans l'obscurité, son regard s'était obscurci. Le temps passait, et il était toujours là. Comme il était lassé de se tenir debout, il s'assit sur le sable qui, à cette heure de la journée brûlait comme la flamme. Il ne sentait pas la chaleur qui se dégageait du sable. Son regard était constamment fixé sur la rivière. Et les yeux du monstre qui, jamais ne s'étaient fermés, luisaient maintenant plus que jamais. Ngato crut même voir d'autres yeux se former, car les points lumineux devenaient plus nombreux. Il crut même un moment que le monstre se déplaçait, car ses yeux devenaient de plus en plus gros.

Le soleil commençait à décliner. Dans le ciel moutonné on voyait de larges fuseaux de lumière rougeâtre. Le désert n'était plus ce vaste four où tout cuisait. Au loin, les collines couvertes de sable ressemblaient à des bœufs accroupis dans les champs. Une petite brise s'échappait de la rivière, et, dévalant les pentes des collines, formait plusieurs entonnoirs de poussière qui allaient disparaître à l'horizon. Aucun oiseau ne plaignait le jour mourant. Les oiseaux étaient bien loin de la demeure de la dame d'eau.

La nuit commençait à tomber, et Ngato était toujours là. Il ne craignait pas le monstre qui, la nuit sortait accompagner la dame d'eau. Ses cases étaient là-bas, vides, Yasi et Nana étaient parties. Elles ne voulaient plus revenir. Dans la concession, aucun feu ne s'allumait, aucune lumière ne brillait. Toutes les portes étaient fermées. Devant les seuils fleurissaient les tombeaux. Personne n'y versait de l'huile. Personne ne les arrosait de vin. Personne ne venait s'y asseoir pour pleurer et se lamenter. Ngato avait aussi abandonné cette concession et ce soir, il se trouvait auprès de la demeure où habitait la dame d'eau.

Il faisait noir, et il faisait de plus en plus froid. Maintenant, ce n'était plus

la brise qui venait de la rivière, c'était un vent véritable, qui soufflait fort, soulevait la poussière et semblait raser là-bas, au loin les hautes herbes de la savane. Ngato ne voulait pas fermer les yeux, et pourtant, le courant d'air était si fort. Il se coucha sans lâcher le petit sac en cuir. C'est comme si le vent cherchait à le lui arracher.

Et ce vent venait du sein de la rivière comme s'il s'échappait des narines effrayantes du monstre. Ngato ne quitta pas, malgré le froid. Maintenant, il faisait complètement noir. Seuls les yeux mystérieux brillaient comme de petits soleils. Malheureusement, leur lumière ne permettait pas d'observer l'intérieur de la rivière. C'étaient comme des phares. Ngato était presque aveuglé par cette lumière. Néanmoins il ne quittait pas. Il savait que la dame d'eau allait sortir bientôt...

Des heures s'écoulèrent. Il devait être près de minuit. Les yeux de Ngato devenaient lourds. Pourtant, il ne voulait pas dormir. Bientôt, Ngato crut entendre des voix. C'étaient comme les voix des femmes qui servaient dans le château souterrain de la dame d'eau. Elles se réjouissaient, elles dansaient. On entendait même le son du tambourin et d'autres instruments qu'on ne pouvait deviner. La lumière devenait de plus en plus éclatante. Ngato ne voyait plus le sable, ni les arbres, ni les nombreux yeux du monstre qui, tout à l'heure brillaient comme de petits soleils.

Bientôt apparut un aigle, ayant la figure comme une femme, et les pattes comme celles d'un taureau. Il sortit de l'eau, puis replongea à nouveau. Ensuite ce fut une femme ayant des ailes comme celles d'un aigle ; elle sortit, puis disparut à nouveau. Enfin, la dame d'eau apparut, élancée. Ses cheveux traînaient à terre et ses pieds ne touchaient point le sol. Elle s'avavançait en souriant, comme pour embrasser Ngato. Celui-ci faisait des efforts inimaginables pour se lever. Il n'y parvenait pas. La dame d'eau parlait à Ngato. Ngato avait la langue liée contre le palais. Impossible d'avancer un mot. Impossible de répondre. La dame d'eau disparut.

Ngato était toujours là, immobile, baigné dans la splendeur magique de la fée. Il n'avait pu que la contempler. C'est tout ce dont il était capable.

Le silence revenait sur la demeure mystérieuse. Mais là, sous la terre montaient les voix innombrables des femmes qui peuplaient la demeure magique.

* *
*

— *Cette nuit, il a fait une tornade terrible, dit le voisin à son ami. Allons voir si la pluie n'a tué aucune biche.*

Evidemment, parce qu'après une grande tornade, il y avait toujours dans la savane ou dans le désert une bête frappée par le froid.

Ils sortirent et se mirent en route. Bientôt, ils passèrent devant la case de Ngato. Elle était fermée.

— *Toutes les femmes sont parties, fit remarquer l'un avec pitié. Il n'y a plus de biens, les femmes aussi se sont dispersées.*

Au bord de la savane, il n'y avait aucune bête.

— *Allons du côté de la dune, dit l'un.*

Ils s'y dirigèrent, toujours au pas de la course. C'était ainsi qu'on marchait dans ce pays. Sur la dune, il n'y avait rien. L'un d'eux s'arrêta, comme s'il pensait à quelque chose, puis se remit en route.

— *Quoi donc ?*

— *Non, je pensais à la chèvre que Ngato t'avait demandée l'autre jour.*

— *C'était pour offrir à Malago ; la méchante Malago. Elle a fait mourir tant d'hommes et de femmes.*

Sur ce, il s'arrêta, et huma à la manière du chien de chasse.

— *Certainement, il y a quelque part là-bas une bête morte ; l'odeur me parvient jusqu'ici.*

— *Oui, approuva son ami, moi aussi je l'ai sentie.*

Ils reprirent leur chemin.

— *A propos, voisin ; tu dis que Malago tue beaucoup d'hommes et de femmes, comment ?*

— *Je n'en sais rien, dit l'autre, méfiant. Seulement Ngato m'a dit que les démons le hantent et que Malago peut les chasser.*

— *Eh bien ?*

— *Il lui a offert une chèvre. Peut-être lui a-t-elle promis quelque chose.*

L'odeur devenait maintenant de plus en plus forte. Les deux compagnons s'arrêtèrent. Ils s'étaient aperçus que l'odeur venait du côté de la rivière où habite la dame d'eau. Après beaucoup d'hésitations, ils se mirent tout de même en route.

— *Ce n'est pas agréable de voir cette rivière, dit l'un.*

Bientôt ils y arrivèrent. Les yeux mystérieux brillaient toujours dans les ténèbres. L'éternel arc-en-ciel était là-haut, et entourait la cime des arbres. L'odeur était devenue maintenant plus manifeste.

Les deux compagnons virent à quelques mètres quelque chose sur le sable. Ils accoururent. Horreur ! C'était un homme. Ils reculèrent en poussant un cri. Ils avaient oublié qu'on ne devait pas crier auprès de la demeure de la dame d'eau. Ils eurent juste un instant pour dévisager le cadavre. C'était Ngato. Dans sa main il serrait un sachet en cuir noir.

Ils prirent la fuite, effrayés. Leurs pieds soulevaient de la poussière ; derrière eux se levait un petit brouillard de sable blanc. Puis soudain, sur la pente d'une colline ils aperçurent l'animal de qui émanait véritablement l'odeur de viande faisandée. Ils s'approchèrent ; leur cœur battait à grands coups. Quand ils furent près, ils s'aperçurent que c'était un homme. Non, une femme, déjà décomposée. Ils reconnurent le morceau de pagne qui était teint de sang. C'était Tatto.

Les deux compagnons se remirent à fuir. L'un d'eux tomba, embarrassé par une longue et lourde corde faite en peau de bête. Il se releva en hurlant, et s'enfuit loin, loin, loin là-bas vers la savane...

This article is Copyright and Distributed under the following license



**Attribution-NonCommercial-ShareAlike
CC BY-NC-SA**

This license lets others remix, tweak, and build upon your work non-commercially, as long as they credit you and license their new creations under the identical terms.

[View License Deed](#) | [View Legal Code](#)

Cet article est protégé par le droit d'auteur et distribué sous la licence suivante



**Attribution - Pas d'Utilisation
Commerciale - Partage dans les Mêmes
Conditions CC BY-NC-SA**

Cette licence permet aux autres de remixier, arranger, et adapter votre œuvre à des fins non commerciales tant qu'on vous crédite en citant votre nom et que les nouvelles œuvres sont diffusées selon les mêmes conditions.

[Voir le Résumé Explicatif](#) | [Voir le Code Juridique](#)

Copyright and Take Down notice

The digitized version of Abbia seeks to honour the original intentions of the paper publication. We continue to publish under the patronage of the Ministry of Arts and Culture: permission for this was given by the minister of Arts and Culture on 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/.. It has not proved possible to track down the surviving authors so we are making the material available under a more restrictive noncommercial CC license. We have setup a takedown policy to accommodate this. More details are available from [here](#).

La version numérisée d'Abbia vise à honorer les intentions originales de la publication sur papier. Nous continuons à publier sous le patronage du Ministère des Arts et de la Culture: permission a été donné par le ministre le 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/. Il n'a pas été possible de retrouver les auteurs survivants, c'est pourquoi nous rendons le matériel disponible sous une licence CC non commerciale plus restrictive. Nous avons mis en place une politique de démantèlement pour y faire face. Plus de détails sont disponibles [ici](#).